Clouzet Gabriel

Guy de Maupassant

7e sér.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 41
15 Novembre 1910

Portraits d'Hier

Guy de Maupassant

Par Gabriel CLOUZET

Guy de Maupassant.

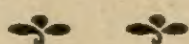
Phot NADAR.

30 CENTIMES

PORTRAITS D'HIER

Études sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps

Publication bi-mensuelle illustrée : le 1er et le 15 de chaque mois



NUMÉROS PARUS

PREMIÈRE SÉRIE : **Emile Zola,** par VICTOR MÉRIC. — **Puvis de Chavannes,** par LÉON WERTH. — **Beethoven,** par GEORGES PIOCH. — **Henrik Ibsen,** par FRANÇOIS CRUCY. — **Honoré de Balzac,** par MANUEL DEVALDÈS. — **Bakounine,** par AMÉDÉE DUNOIS.

DEUXIÈME SÉRIE : **Baudelaire,** par GASTON SYFFERT. — **Jules Dalou,** par PAUL CORNU. — **Gustave Flaubert,** par HENRI BACHELIN. — **P.-J. Proudhon,** par MAURICE HARMEL. — **Gustave Courbet,** par MAURICE ROBIN. — **Gœthe,** par RAYMOND DARSILES.

TROISIÈME SÉRIE : **Pierre Dupont,** par G. CLOUZET. — **Pelloutier,** par VICTOR DAVE. — **A. de Vigny,** par HAN RYNER. — **Michelet,** par ELIE FAURE. — **Verlaine,** par A. WASEIGE. — **Léon Cladel,** par G. NORMANDY.

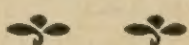
QUATRIÈME SÉRIE : **Edouard Manet,** par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — **Constantin Meunier,** par M.-C. POINSOT. — **Eugène Delacroix,** par MAURICE ROBIN. — **Clovis Hugues,** par GUSTAVE KAHN — **Alfred de Musset,** par PAUL PELTIER. — **Richard Wagner,** par J.-G. PROD'HOMME.

CINQUIÈME SÉRIE : **Villiers-de-l'Isle-Adam,** par VICTOR SNELL. — **J.-B. Carpeaux,** par FLORIAN PARMENTIER. — **Edgar Poe,** par MAURICE DE CASANOVE. — **Paul Cézanne,** par ELIE FAURE. — **Edgar Quinet,** par ELIE REYNIER. — **Tchernichevsky,** par VERA STARKOFF.

SIXIÈME SÉRIE : **Rollinat,** par JUDITH CLADEL. — **Pottier,** par ERNEST MUSEUX. — **Bjœrnstjerne Bjœrnson,** par MAURICE DE BIGAULT. — **Pasteur,** par GASTON SAUVEBOIS. — **Buchner,** par VICTOR DAVE. — **Fourier,** par HARMEL.

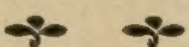
Chaque série coquettement brochée, 1 fr. 50, franco

Chaque numéro : 25 *centimes franco — Etranger :* 0.30



CONDITIONS D'ABONNEMENTS :

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER & AUTRES COLONIES	
Un an (24 numéros)....	6 fr. »	*Un an*....................	8 fr.
Six mois (12 numéros)..	3 fr. »	*Six mois*	4 fr.
Trois mois (6 numéros).	1 fr. 50	*Trois mois*	2 fr.



o Adresser tout ce qui concerne " Portraits d'Hier " o
à H. FABRE, 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré — PARIS (1er).

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 41
15 Novembre 1910

Portraits d'Hier

Guy de Maupassant

Par Gabriel CLOUZET

Guy de Maupassant.

Phot NADAR.



Portraits d'hier N° 41. — *15 Novembre 1910*

Guy de Maupassant



UN DISCIPLE DE GUSTAVE FLAUBERT

« Ah ! qu'il est difficile de trouver un homme qui ait de l'espace dans la pensée, qui vous donne la sensation de ces grandes haleines du large qu'on respire sur les côtes de la mer ! » dit le vieux poète Norbert de Varenne à Georges Duroy, sur ce ton de mélancolie passionnée qu'ont les artistes en parlant des choses qu'ils aiment et des gens qu'ils admirent.

Dans la pensée de Guy de Maupassant, c'est de Gustave Flaubert qu'il s'agit. Toute sa vie, l'auteur de *Bel Ami* porta la tristesse de cette lumière disparue. « Il m'avait pris le cœur d'une façon inexprimable », disait-il. Et l'affection de ce garçon sceptique et réservé s'exprima si longtemps avec tant de force véhémente qu'on finit par les croire parents. La dédicace de l'*Histoire du Vieux Temps* à la nièce de Gustave Flaubert, Mme Caroline Commanville semble invoquer cette parenté intellectuelle souvent plus réelle, plus absolue que celle du sang.

Caroline Commanville avait été l'amie d'enfance de Maupassant, vers 1860-1870, comme Mme Laure de Maupassant, mère de l'écrivain, avait été l'amie d'enfance de Gustave Flaubert, entre 1830 et 1840, alors qu'elle était Mlle Laure Le Poittevin et qu'avec son frère Alfred Le Poittevin, ils jouaient à Rouen des comédies qu'écrivait à quinze ans le futur auteur de *Salammbô*.

Mlle Laure Le Poittevin, à l'âge de 25 ans, en 1846, avait épousé M. Gustave de Maupassant, d'une ancienne famille lorraine anoblie par l'empereur François, époux de Marie-Thérèse, établie en Normandie vers le milieu du XVIIIe siècle (Edouard Maynial, *la Vie et l'œuvre de Guy de Maupassant*). Deux enfants naquirent de ce mariage : Henri-René-Albert Guy de Maupassant, le 5 août 1850, au château de Miromesnil, à 8 kilomètres de Dieppe, et, en 1856, Hervé

de Maupassant, à Grainville-Tourville, mort à Antibes, d'une insolation, en 1889.

Gustave de Maupassant, sous des dehors aimables et séduisants, n'était pas fait pour comprendre son épouse intellectuelle et fine, attachée à ses devoirs, et d'une sensibilité toujours en éveil. Compagne d'étude de son frère Alfred et de Flaubert, elle avait acquis de bonne heure la pénétration, la clairvoyance du cœur. Elle devina bientôt en son mari un esprit généreux, léger et superficiel, incapable de renoncer à sa liberté pour un idéal plus sévère et surtout à ses habitudes galantes. Ils tâchèrent de vivre quelque temps ensemble, puis se séparèrent dignement et d'un commun accord.

Mme de Maupassant se fixa à Etretat avec ses enfants, à la villa des Verguies, où son mari venait de temps en temps pour le monde. C'était une jolie maison au balcon fleuri, entourée de bouleaux, de tilleuls et de sycomores et d'où l'on voyait la mer. Guy était déjà un bon petit garçon, franc, éveillé et robuste, chef de bande adoré de tous, qui vagabondait sur les plages et dans les rochers avec les fils de pêcheurs et les enfants de la côte. Il aimait la mer et l'aventure, assistant aux pêches du large et rentrant aux *Verguies* prendre les leçons de sa mère qui lui inculqua une foule de connaissances variées et surtout l'amour de Shakespeare. Ce fut l'abbé Aubourg, d'Etretat. qui lui enseigna la grammaire, l'arithmétique et le latin. A treize ans, il entra au séminaire d'Yvetot, « cette citadelle de l'esprit normand ». Entouré de fils de terriens épais, de hobereaux bornés, Guy se crut en prison. Mme de Maupassant ne tenait pas essentiellement à l'enseignement religieux. Le refus d'une dispense de maigre exigée par les médecins fut un excellent prétexte pour le retirer. « C'est une singulière manière de comprendre la religion du Christ ou je ne m'y connais pas », écrit alors Mme de Maupassant à Flaubert.

Guy revit la mer avec transport. Il avait seize ans, et c'était déjà la grande amie sauvage, apaisante et câline qui lui inspira tant de pages ferventes : « Je sens que j'ai dans les veines le sang des écumeurs de mer. Je n'ai pas de joie meilleure par des matins de printemps que d'entrer avec mon bateau dans des ports inconnus, de marcher tout un jour dans un décor nouveau, parmi des hommes que je coudoie, que je ne reverrai point, que je quitterai le soir venu pour reprendre la mer, pour m'en aller dormir au large, pour donner le coup de barre du côté de ma fantaisie, sans regret des maisons où des vies naissent, durent, s'encadrent, s'éteignent sans désir de jamais jeter l'ancre nulle part, si doux que soit le ciel, si souriante que soit la mer. »

Cependant, il fallut aller au lycée de Rouen, et le jeune homme y fit rondement ses études jusqu'au baccalauréat, grâce à l'heureuse influence du poète Louis Bouilhet, ami de Gustave Flaubert. Bouilhet

eut une existence laborieuse et précaire, seulement embellie par les vibrantes conversations de Croisset avec Flaubert, le dimanche soir. Il mourut le 18 juillet 1869. « Si Bouilhet eût vécu, disait Mme de Maupassant, il eût fait de mon fils un poète. » Maupassant se souvint de ses premières leçons dans la préface de *Pierre et Jean*.

« Bouilhet, que je connus le premier d'une façon un peu intime, deux ans environ avant de gagner l'amitié de Flaubert, à force de me répéter que cent vers, peut-être moins, suffisent à la réputation d'un artiste, s'ils sont irréprochables et s'ils contiennent l'essence même du talent et de l'originalité d'un homme même de second ordre, me fit comprendre que le travail continuel et la connaissance complète du métier peuvent, un jour de limpidité, de puissance et d'entraînement, par la rencontre heureuse d'un sujet concordant bien avec toutes les tendances de notre esprit, amener cette éclosion de l'œuvre courte, unique et aussi parfaite que nous la pouvons produire. »

Guy de Maupassant eut donc de bonne heure le sentiment de la perfection. Il savait aussi qu'on ne l'atteint que par le travail, et il commença bravement son apprentissage d'écrivain. Sur les conseils de Bouilhet, il avait composé nombre de poèmes corrects et sans originalité. Il se sentait surtout attiré vers la scène et transforma la villa des Verguies en théâtre où furent joués ses premiers actes, véritables farces normandes, pleines de types observés, paysans et bourgeois qu'on retrouvera plus tard dans ses contes.

Gustave Flaubert ne voyait alors en lui qu'un bon garçon lettré et sympathique, mais sans la moindre révélation de talent supérieur. Après avoir fait la campagne de 1870 dans la mobile, Guy de Maupassant, très embarrassé sur sa véritable vocation, vint à Paris pour tâter d'une carrière. Il entra au ministère de la Marine et des Colonies où, contrairement à la légende, il fut un employé satisfaisant, expédiant sa besogne vite et bien pour passer à des travaux qui lui tenaient plus au cœur, c'est-à-dire les poèmes et les récits qu'il allait soumettre le dimanche à Gustave Flaubert. Celui-ci avait bien des motifs de l'aimer : c'était le neveu d'Alfred Le Poittevin, cet ami de la jeunesse, enlevé en 1848, âme d'élite qui lisait Spinosa avant de mourir (*Correspondance de G. Flaubert,* tome I, p. 205). « Tu ne saurais croire, écrit Flaubert à Mme de Maupassant en 1873, comme je le trouve charmant, intelligent, bon enfant, sensé et spirituel, bref (pour employer un mot à la mode), sympathique ! Malgré la différence de nos âges, je le regarde comme un ami, et puis il me rappelle mon pauvre Alfred ! J'en suis même parfois effrayé, surtout lorsqu'il baisse la tête en récitant des vers. » (*Correspondance,* tome IV, p. 145.)

« Son aspect n'avait rien de romantique. Une ronde figure congestionnée de marin d'eau douce, de franches allures et des manières

simples. J'ai nom « mauvais passant », répétait-il avec une bonhomie qui démentait la menace. » (Henry Roujon, Galerie des Bustes.) Emile Zola, qui le connut en 1874, chez Flaubert, dans le petit appartement de la rue Murillo, ne voit d'abord en lui qu'un débutant qui s'efface modestement devant les aînés, parlant peu et écoutant. « Plus tard, une camaraderie s'établit ; il nous émerveilla par le récit de ses prouesses. De taille moyenne, rablé, les muscles durs, le sang sous la peau, il était alors un terrible canotier qui faisait pour son plaisir ses vingt lieues en Seine en un jour. En outre, c'était un fier mâle ; il apportait des histoires de femmes stupéfiantes, des crâneries d'amour qui épanouissaient le bon Flaubert dans un rire énorme. » (E. Zola, *Une Campagne.*)

Flaubert avait fini par le considérer comme un fils adoptif. Il veillait sur sa situation au ministère et l'avait présenté à tous ses amis : Daudet, Huysmans, Céard, Cladel, E. de Goncourt, E. Rod, Coppée, Bouchor, Taine, Maxime du Camp, Renan, etc... Il fut des jeudis de Zola, rue Saint-Georges, et, dès l'été 1876, à Médan, compléta le groupe des cinq : Maupassant, Céard, Huysmans, Léon Hennique, Paul Alexis. Il fut des dîners de Catulle Mendès, rue de Bruxelles, après avoir quelque peu effarouché le clan parnassien de la *République des Lettres* en lui donnant ce poème d'un réalisme sensuel et vigoureux : *Au bord de l'Eau,* sous la signature de Guy de Valmont. Flaubert l'avait également emmené à Saint-Gratien et présenté à la princesse Mathilde, cette protectrice des hommes de lettres.

Il ne travailla d'ailleurs qu'assez irrégulièrement. Il ne donne aux lettres que le peu de temps laissé par le bureau et le canotage en Seine sur la yole *La feuille à l'envers,* achetée en commun entre cinq joyeux compagnons : N'a-qu'un-Œil, Petit-Bleu, Tomahawk, La Toque, Joseph Prunier. Ce dernier est Maupassant qui signe de ce nom ses premières nouvelles : *La Main écorchée* (Almanach de Pont-à-Mousson, 1875), *Un Donneur d'eau bénite* (*La Mosaïque,* 1877). Passionné de théâtre, il écrivait *La Demande,* comédie en un acte; *La Comtesse de Béthune,* drame en trois actes qui fut joué aux Verguies. Un acte très leste : *La Maison turque à la Feuille de Rose,* fut joué dans l'atelier du peintre Leloir. *La Répétition,* un acte en vers, refusé au Vaudeville, ne fut représenté que le 6 mai 1904, au *Théâtre normand.* Le Gymnase, ayant refusé *La Comtesse de Béthune,* accepta *l'Histoire du Vieux Temps* (1879) qui eut du succès.

Ce n'étaient encore que des tentatives plus ou moins heureuses. A ses amis qui l'exhortaient à faire une œuvre, il répondait : « Rien ne presse, j'apprends mon métier. »

C'était vrai. Dès 1872, ainsi qu'en témoignent les lettres de Mme de Maupassant, il avait commencé son apprentissage littéraire. Flaubert,

dans la mélancolie de ses dernières années, craignait une fausse vocation, et, n'ayant rien vu de décisif encore dans les essais du jeune Guy, partageait les doutes de Mme de Maupassant qui lui écrivait, en 1873 : « Guy est si heureux d'aller chez toi tous les dimanches, d'être retenu pendant de longues heures, d'être traité avec cette familiarité si flatteuse et si douce... Le neveu ressemble à l'oncle ; tu me l'as dit à Rouen, et je crois, non sans orgueil maternel, qu'un examen plus intime n'a pas détruit toute illusion. Si tu voulais me faire bien plaisir, tu trouverais quelques minutes pour me donner toi-même de tes nouvelles... Tu me parlerais de mon fils ; tu me dirais s'il t'a lu quelques-uns de ses vers, et si tu penses qu'il y ait là autre chose que de la facilité. Tu sais combien j'ai confiance en toi ; je croirai ce que tu croiras et je suivrai tes conseils. Si tu dis oui, nous encouragerons le bon garçon dans la voie qu'il préfère ; mais si tu dis non, nous l'enverrons faire des perruques... ou quelque chose comme cela. »

Il est certain que les années de ministère furent pénibles à Maupassant, comme à tous les artistes fourvoyés dans les cartons verts. Dans ses lettres à Flaubert, il se plaint de cette vie fermée, écrasante et routinière, de la promiscuité de collègues bornés ou jaloux. A cette époque, on travaillait à la Marine. Maupassant écrivait alors : « ...Ajoutez à cela que mon ministère m'énerve, que je ne puis travailler, que j'ai l'esprit stérile et fatigué par des additions que je fais du matin au soir, et qu'il me vient par moments des perceptions si nettes de l'inutilité de tout, de la méchanceté inconsciente de la création, du vide de l'avenir (quel qu'il soit) que je me sens venir une indifférence triste pour toutes choses... Je dis chaque soir, comme Saint Antoine : « Encore un jour, un jour de passé. » Ils me semblent longs et tristes, entre un collègue imbécile et un chef qui m'engueule. Je ne dis plus rien au premier ; je ne réponds plus au second. Tous deux me méprisent un peu et me trouvent inintelligent, ce qui me console. »

Dès que le dimanche venait, ces crises de dégoût se dissipaient, grâce à la robuste bonne humeur de Flaubert qui, le considérant comme son fils adoptif, surveillait sa vie de près et le rabrouait vertement pour certaines escapades et folies en rivière. « Il faut, entendez-vous, jeune homme, il faut travailler plus que ça. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement calleux. Trop de p... ! trop de canotage ! trop d'exercice ! oui, monsieur ! Le civilisé n'a pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins... Vous vivez dans un enfer de m..., je le sais et vous en plains de tout mon cœur. Mais de cinq heures du soir à dix heures du matin, tout votre temps peut être consacré à la Muse, laquelle est encore la meilleure garce. Voyons ! mon cher bonhomme, relevez le nez ! A quoi sert de recreuser sa tristesse ? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même, en homme fort, c'est le moyen de le devenir. Un peu plus d'orgueil,

saperlotte ! Le garçon (1) était plus crâne. Ce qui vous manque, ce sont les *principes*. On a beau dire, il en faut. Reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'art. »

Flaubert communiquait ainsi au jeune homme sa fièvre de travail, sa vision nette des choses, cette foi profonde dans la vérité en dehors de toute école. Les mots : réalisme, naturalisme, n'avaient aucun sens pour eux. Dès 1879, Maupassant, dans une lettre à son maître, se scandalisait des formules intransigeantes de Zola : « Que dites-vous de Zola ? Moi je le trouve absolument fou. Avez-vous lu son article sur les poètes contemporains et sa brochure, *La République et la Littérature ?* — « La République sera naturaliste ou elle ne sera pas. » — « Je ne suis qu'un savant » !!! (rien que cela! quelle modestie). — « l'enquête sociale », — le document humain, — la série des formules ! — On verra maintenant sur le dos des livres : Grand roman selon la formule naturaliste. »

Le maître et le disciple s'entendaient donc parfaitement, et s'il nous était donné de réunir toutes ces conversations et correspondances échangées entre Gustave Flaubert et Guy de Maupassant, nous posséderions un second *Discours sur le Style* appliqué à l'observation. Dans la préface de *Pierre et Jean,* Maupassant a résumé la méthode de Gustave Flaubert, en tenant compte des déformations de la réalité suivant les organes de chacun : « Il s'agit de regarder tout ce qu'on veut exprimer assez longtemps et avec assez d'attention pour en découvrir un aspect qui n'ait été vu et dit par personne. Il y a dans tout de l'inexploré parce que nous sommes habitués à ne nous servir de nos yeux qu'avec le souvenir de ce qu'on a pensé avant nous sur ce que nous contemplons. La moindre chose contient un peu d'inconnu. »

Le véritable début littéraire de Guy de Maupassant date d'avril 1880. Sous un titre que Flaubert jugeait excellent, *Des Vers,* son disciple avait réuni ses meilleurs poèmes revus par le maître. Et le vieux Flaubert pleura (*Correspondance,* tome IV, p. 381) quand il reçut l'exemplaire avec cette dédicace : *A Gustave Flaubert, à l'illustre et paternel ami que j'aime de toute ma tendresse, à l'irréprochable maître que j'admire avant tous.*

En deux mois, il y eut trois éditions chez l'éditeur Charpentier. C'étaient des vers fermes, voluptueux, descriptifs, pleins d'images neuves et d'une belle allure, de bons vers de prosateur qui ne devaient rien à la rhétorique parnassienne alors en honneur. *Le Mur, La Dernière Escapade, La Vénus rustique,* sont déjà des contes, narrations alertes et drues, parfois d'une animalité superbe qui rappelle notre

(1) Alfred Le Poittevin .

moyen âge. *Au bord de l'eau* est une idylle réaliste et sensuelle entre un canotier et une blanchisseuse. Il y a dans ce récit une foule de beaux détails, une forte couleur champêtre, toute une plasticité lyrique au service des frénésies de l'instinct.

Je pris et je baisai ses doigts ; elle trembla.
Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande
Et de thym dont son linge était tout embaumé.
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amande
Comme un laurier sauvage ou le lait parfumé
Qu'on boit dans la montagne aux mamelles des chèvres ;
Elle se débattait; mais je trouvais ses lèvres !
Ce fut un baiser long comme une éternité
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.

Il avait à un rare degré le sens de la vie rustique et se plaisait à constater la primitive loi d'amour jusque dans les infiniment petits.

Parfois elle sortait en m'appelant d'un signe ;
J'allais la retrouver dans quelque champ de vigne
Ou sous quelque buisson qui nous cachait aux yeux.
Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées,
Quatre ailes qui portaient deux papillons joyeux,
Un double insecte noir qui passait les allées.
Grave, elle ramassait ces petits amoureux
Et les baisait.

Guy de Maupassant tenait de son maître une aversion marquée pour la vie médiocre, l'esprit courant, les idées reçues, la morale conventionnelle. Il s'est amusé, dans un dialogue intitulé *Propos des rues,* à faire débiter par deux bourgeois toute une kyrielle de lieux communs ; et le poète termine par cette boutade :

Entre l'homme et le veau si mon cœur hésitait,
Ma raison saurait bien le choix qu'il faudrait faire
Car je ne comprends pas, ô cuistres, qu'on préfère
La bêtise qui parle à celle qui se tait.

Le nom de Maupassant commençait à se répandre. Flaubert, instruit par l'expérience littéraire et des soucis domestiques, répondait cependant à Mme de Maupassant qui lui demandait s'il n'était pas temps que Guy abandonne le ministère : « Pas encore ; n'en faisons pas un raté ! »

Il s'efforçait néanmoins d'orienter son disciple vers une situation lucrative et indépendante. D'abord, grâce à l'appui du ministre Bardoux, il le fit entrer, en 1878, au ministère de l'Instruction Publique où il eut plus de loisirs qu'à la Marine. Flaubert mit tout en œuvre

pour lui faciliter l'accès des grands journaux : le *Gil Blas,* le *Gaulois,* le *Figaro.* Beaucoup de ces articles n'ont pas été réunis en volume, et Maupassant journaliste est encore ignoré du public. Avant d'entreprendre l'œuvre personnelle, le futur auteur de *Bel Ami* devait trouver dans la presse un champ d'études assez vaste. Il y acquit le sens du monde parisien et d'un peu tous les milieux.

Dès janvier 1880, Gustave Flaubert s'inquiétait d'un recueil collectif que son disciple lui annonçait à mots couverts et assez timidement comme un écolier qui vient de tenter sa première tragédie. Flaubert exigea l'élucubration et répondit par une lettre enthousiaste : « Il me tarde de vous dire que je considère *Boule de Suif* comme un *chef-d'œuvre.* Oui ! jeune homme ! Ni plus, ni moins, cela est d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la conception est forte. Bref, je suis ravi... » Le recueil de *Soirées de Médan* paru peu après eut huit éditions. De l'avis de Zola lui-même, *Boule de Suif* fut la meilleure des nouvelles. Célèbre du jour au lendemain, Guy de Maupassant entrait dans la vie littéraire comme un météore. Il donna sa démission du ministère. Comme *Bel Ami,* « il se sentait dans les membres une vigueur surhumaine, dans l'esprit une révolution invincible et une espérance infinie ». Il avait trente ans et était armé pour la lutte où il irait seul désormais.

Gustave Flaubert était mort le 8 mai 1880, à onze heures du matin.

L'ŒUVRE DE DIX ANNÉES

« Il avait lavé de ses mains le corps de son maître et présidé à sa dernière toilette, sans phrase, sans pose, sans cris, sans pleurs, le cœur inondé de respect. » (H. Roujon.) Il relut aussi les dernières lettres qui saluaient ses débuts littéraires et celle qui disait à propos de *Boule de Suif :* « Tâche d'en faire une douzaine comme ça ! et tu seras un homme. » (*Correspondance,* tome IV.)

A la fin de 1881, huit nouvelles paraissaient en volume chez l'éditeur Havard : *La Maison Tellier, En Famille, L'Histoire d'une Fille de ferme, Le Papa de Simon, Sur l'eau, Une partie de campagne, Au Printemps, La Femme de Paul.*

Boule de Suif avait séduit par sa maîtrise, un art de la composition, les personnages où l'on trouvait déjà le ton du type, et tout cela réchauffé par une certaine exubérance gauloise répandue sur l'ensemble.

Avec *La Maison Tellier,* la personnalité de l'auteur s'affirmait. Pas la moindre trace d'afféterie ou de procédé littéraire. C'était un art simple et franc, qui prenait immédiatement le lecteur.

L'écrivain normand n'avait pas été chercher ses sujets bien loin.

Tandis que ses amis de la *République des Lettres* rêvaient d'habiter, comme l'a dit plaisamment Sainte-Beuve, « à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable et par delà les confins du romantisme connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mystérieux où on lit de l'Edgar Poë, où l'on récite des sonnets exquis, où l'on s'enivre de haschich pour en raisonner après, où l'on prend de l'opium, et mille drogues abominables dans des tasses d'une porcelaine achevée », Guy de Maupassant couchait simplement et fortement sur le papier ses souvenirs du pays normand, ses aventures de canotage en Seine, voire même des histoires faraudes et un peu grasses, et d'autres, dramatiques, qu'il se faisait raconter. C'est ainsi qu'il aurait tenu d'Hector Malot le sujet de la *Maison Tellier* (*Journal des Goncourt,* tome IX), et de Porto-Riche celui du *Horla* (*Ibid.*).

C'est bien curieux et d'un équilibre étonnant ce récit corsé, au moins par la situation sociale des personnages, et conduit jusqu'à la fin sans une erreur de goût. L'*Histoire d'une Fille de ferme* nous change de milieu. Nous voici en pleine rusticité. Dès le début, nous sommes dans cette atmosphère caractéristique des fermes normandes. L'auteur a pratiqué ces paysans. Entre eux et lui nul mirage et déformation littéraire. L'observation directe a dépouillé le naturalisme et toutes les minuties fastidieuses de l'impressionnisme. Maupassant n'a pas vu la vie des champs en peintre, en photographe ou en poète ; il l'a vue en homme qui se promène et qui n'a rien autre à faire qu'à regarder, respirer et comprendre. Et quelqu'un l'a dit : « Il écrit comme on respire. » C'est le triomphe du naturel.

En Famille, c'est le milieu de la petite bourgeoisie d'employés chère à Maupassant, gens médiocres et bornés, dévorés par la convoitise de l'héritage. Notons en passant ce goût de l'auteur pour les caractères généraux, ces mentalités moyennes qui se distinguent les unes des autres par des détails, des nuances parfois infimes, mais que l'œil clair de l'écrivain aperçoit et qu'il pose en relief pour individualiser son type. Les héros de Maupassant, paysans, petits bourgeois, fêtards ou gens du monde, manquent complètement de ressort. La psychologie de l'écrivain s'est, le plus souvent, exercée dans la platitude quotidienne où se traînent nos pauvres désirs, nos mesquines aspirations. Il y a trouvé un très réel élément d'art. Il n'avait pas, comme son maître Flaubert, ce romantisme incurable, cet amour passionné des sujets plastiquement beaux. Il y avait bien un poète dans Maupassant, mais qui ne put jamais franchir le cercle des réalités.

En 1882, parut le recueil de *Mlle Fifi* qui contenait : *La Bûche, Le Lit, Un Réveillon, Mots d'amour, Une Aventure parisienne, Marocca,* Publié d'abord par Kistmaecker, à Bruxelles, le volume fut augmenté, en 1884, dans l'édition Havard, de onze nouvelles : *Mme Baptiste,*

La Rouille, La Relique, Fou ! Réveil, Une Ruse, A Cheval, Deux Amis, Le Voleur, Nuit de Noël, Le Remplaçant.

L'année 1883 voit paraître les *Contes de la Bécasse* et *Une Vie*, le véritable début de Maupassant dans le roman.

Ce fut une surprise. Ce conteur gaillard et savoureux inclinant plutôt vers le genre grassouillet de nos conteurs du moyen âge donnait au public une œuvre de longue haleine, parfaitement ordonnée, édifiée patiemment au moyen de notes, de petits récits accumulés depuis longtemps, puisque beaucoup de contes, réunis après sa mort, forment des chapitres, sont des situations d'*Une Vie;* tels sont : *Un Soir de Printemps, Le Saut du Berger,* etc.

Une Vie parut en feuilleton dans le *Gil Blas*, du 25 février au 6 avril 1883. Le souci de l'exactitude, la sobriété et la solidité du style, l'atmosphère même du pays normand, firent songer à Flaubert, un Flaubert moins tendu et de plus d'aisance. Maupassant ne décrit pas comme lui d'abord, et semble avoir un tout autre but que le maître de Croisset.

En choisissant comme épigraphe : *L'humble Vérité,* Guy de Maupassant se dégageait de toute formule et tout artifice littéraire. Le public fut frappé de ce don de conter la vie et d'en extraire tout ce qu'elle contient de sentiments éternels au milieu d'événements ordinaires. « Chez lui, dit M. Henry Céard, la littérature était toute d'instinct et non réfléchie. » Sous un aspect indifférent et détaché de tout, il notait scrupuleusement dans sa mémoire les moindres faits et gestes qui pouvaient réaliser le personnage par un détail caractéristique.

Peut-être dans aucune autre de ses œuvres plus passionnée, plus tourmentée, ne se marque autant la volonté de faire vrai, juste, de ne pas s'éloigner du ton ordinaire de la vie, de cette réalité moyenne et humaine qu'il assigne au romancier dans la préface de *Pierre et Jean*.

Son second roman, *Bel Ami,* parut en 1885. Maupassant était alors en pleine force. Il avait publié quatre volumes en 1884 : *Clair de lune, Au Soleil, Miss Harriett, Les Sœurs Rondoli.* Avec *Bel Ami,* l'observation de l'écrivain s'élargit.

Il avait mit dans ce roman ses premières années de vie parisienne et littéraire. Le mouvement du récit, la variété des types en font un livre brillant et animé. Maupassant y fait voir avec une habileté singulière le jeu des ambitions discrètes et des convoitises brutales. Au fond de tout cela, il y a un peu de cette amertume superbe de l'observateur qui sent que la valeur morale d'un homme n'est pour rien dans la lutte. Pour arriver et régner, il faut vouloir et le vouloir fortement. Les fiers et les délicats, comme Norbert de Varenne, s'enferment dans leur orgueil souffrant, quand les médiocres, comme

Georges Duroy, qui sont légion dans la presse et les arts, triomphent parce qu'ils portent en eux ces éléments de succès, l'aplomb superbe de l'ignorance, l'insolente crânerie et les appétits conquérants du sous-officier de cavalerie.

Vers cette époque, Maupassant fait preuve d'une étonnante fécondité. Il donne, la même année que *Bel Ami, Toine, Yvette, Les Contes du Jour et de la Nuit,* puis, en 1886, *M. Parent, La Petite Roque.*

La place nous est trop mesurée ici pour étudier à travers ses livres, l'évolution de la pensée de Maupassant. Les travaux de M. Pol Neveux (édition Conard) et de E. Maynial (Mercure de France) sont des guides précieux pour la compréhension de ce cas littéraire.

Le lecteur attentif qui cherche dans une œuvre lue avec méthode l'histoire d'une intelligence, constatera qu'avec *Mont-Oriol* et le *Horla,* publiés en 1887, la manière d'écrire de Maupassant n'est plus aussi impassible. Il n'est plus aussi extérieur. Il ne domine plus la vie et les êtres de son dédain. Il va du dehors au dedans. Il se laisse aller à des confidences. Parfois, on n'entend plus parler ses personnages ; il se met en scène, s'exalte ou s'afflige. Il a un accent qui se confie et s'épanche. Ce cœur serein est entamé. L'idée de la souffrance et de la mort s'impose plus souvent à son esprit. Les déchéances physiques et le sentiment de notre fragilité s'allient chez lui aux images de la passion. *Mont-Oriol,* cette histoire d'amour passionné dans le monde frivole d'une station thermale reflète une préoccupation mélancolique et comme l'obsession du néant. Dès lors, Maupassant commence à s'émouvoir sérieusement. Rappelez-vous tout ce qu'il y a d'humain et d'effrayant dans le récit du traitement de M. Riquier, ce lavage d'estomac à la sonde ; et rien ne peut donner une idée aussi saisissante de notre triste machine fragile que l'épisode de l'âne mort sur la route et des deux misérables attelés à la charrette : « Christiane, pour la première fois, comprit la misère des créatures esclaves, et la mort aussi lui apparut comme une chose bien bonne par moment. »

Certains faits de la vie de Maupassant, quelques accidents nerveux qu'ont notés ses biographes nous inclineraient à croire qu'il sentît s'éveiller en lui une sensibilité nouvelle. Moins maître de lui, moins maître des autres, il n'a plus cette belle indifférence qui le faisait volontiers conclure à l'inutilité de tout. Il est devenu la machine à sensations, la petite aiguille aimantée, fébrile sur son pivot. Il écrit, dans son volume *Sur l'eau* (1888) :

« Qu'on ne nous envie pas, mais qu'on nous plaigne, car voici en quoi l'homme de lettres diffère de ses semblables. En lui aucun sentiment simple n'existe plus. Tout ce qu'il voit, ses joies, ses plaisirs, ses souffrances, ses désespoirs, deviennent instantanément des sujets d'observation. Il analyse malgré tout, malgré lui, sans fin, les cœurs, les

visages, les gens, les intonations. Sitôt qu'il a vu, quoi qu'il ait vu, il lui faut le pourquoi !... S'il souffre, il prend note de sa souffrance et la classe dans sa mémoire... Sa sensibilité particulière et maladive le change en outre en écorché vif pour qui presque toutes les sensations sont devenues des douleurs. »

Cette faculté d'observation n'est pas sèche, étroite, égoïste, comme on pourrait le croire. Ce livre : *Sur l'eau,* un des plus beaux de Maupassant, est une confession ; rêverie, désespoirs, confidences, sensations d'éthéromane, effroi de l'homme et des villes, aspirations vers l'infini, impressions de naufrage, apaisements solennels sous le clair de lune, rien n'y manque. C'est peut-être le livre le plus *spiritualiste* de Maupassant, si ce mot ne jurait cependant avec cet instinctif silencieux et triste qui ne songeait qu'à briser ses muscles en des exercices violents pour se réfugier dans le néant de tout.

Dédicace de Guy de Maupassant.

Pour se ressaisir, désira-t-il alors traiter un sujet tout simple, tout uni, une histoire que Flaubert eût aimée, dans son milieu de prédilection : des petits bourgeois retirés dans une ville normande ? Et il écrivit *Pierre et Jean* (1888), ce roman si intense et d'une si parfaite unité. Tout se passe dans les personnages avec cette logique implacable des drames de Shakespeare ou d'Eschyle. Une sorte de fatalité est appesantie sur cette pauvre femme qui n'est qu'une bourgeoise assez bornée, mais dont toute la sève morale réside dans une sorte de folie maternelle où elle-même ne peut plus distinguer son devoir.

La source de l'émotion était désormais ouverte chez Maupassant. Elle s'épanchait naturellement avec cette force, cette abondance qui fait dire : Il y a eu de l'orage quelque part ! Guy de Maupassant était entré dans la région du génie et de l'inquiétude.

Lorsque *Fort comme la mort* parut, en 1889, on sentit dans cet homme quelque chose de brisé. Etait-ce la peur de vieillir, les découragements fréquents, la solitude qu'il se plaisait à entretenir ? De plus en plus l'homme descendait en lui-même. L'amour et la mort étaient frères dans sa pensée comme dans le vers de Léopardi. Il s'éloignait

du monde sur son yacht *Bel Ami ;* la société, les relations mondaines, les affaires, une dépêche apportée, un coup de sonnette, l'emplissaient de dégoût et de craintes. Même en associant la nature à ses angoisses et à ses désirs, il ne put s'évader de lui-même. Tout démontre qu'à cette époque il voulut retrouver les sensations de la jeunesse, les hardies et saines équipées, les courses à la voile et les marches en forêt.

Ses derniers livres à ce titre sont caractéristiques. En 1890 parut le recueil : l'*Inutile Beauté*. La même année, la *Vie errante* et *Notre cœur,* sont bien la suprême exaltation d'un cœur que l'amour n'avait pas rempli.

L'ART DE GUY DE MAUPASSANT

Si on voulait, en oubliant un peu tous les racontars littéraires, étudier sérieusement ce que Maupassant doit à Flaubert, on ne trouverait pas grand'chose, ni dans la manière de narrer, ni dans celle de décrire, de voir et de sentir, si ce n'est une certaine discipline dans le travail. Il y a gros à parier que si Maupassant n'avait pas passé par Croisset, il eût été un écrivain tout de même.

Flaubert était fort capable de donner un bon conseil ; mais c'était un assez mauvais professeur, en raison même de sa prodigieuse personnalité. Il était capable de stériliser un écrivain — on l'a vu depuis par nombre de ses admirateurs (1) — comme il faillit être stérilisé par ces deux funestes conseilleurs auxquels il se confiait candidement : Louis Bouilhet et Maxime Du Camp. Ne faillirent-ils pas lui faire jeter la *Tentation* au feu. D'ailleurs, il est établi que Maupassant ne lui soumit guère que ses premiers vers qui ne sont à tout prendre que des exercices de style sur lesquels le maître donnait son avis, à côté généralement, et comme pour cette bonne Louise Collet, substituant gravement un vers faux à un vers plat.

Guy de Maupassant lui montra rarement ses premiers essais en prose ; et quant à *Boule de Suif,* il apparaît clairement d'après la correspondance que les retouches de Flaubert sont insignifiantes.

Il y avait autre chose que de la littérature entre le maître et le disciple, comme nous l'avons expliqué, et Maupassant si peu romantique, lettré mais peu cultivé, impulsif et souvent indolent, ne se haussait guère au ton de l'auteur de *Salammbô*. Seul, Taine semble s'être rendu compte du cas de Maupassant : « Nous n'avons qu'un homme qui soit capable de créer. Chez lui, les caractères germent et se développent

---

(1) Voir la *Revue* du 1er février 1909, « Gustave Flaubert éducateur », par Henry Spont.

d'eux-mêmes. C'est Maupassant. Il est encore mieux doué que Flaubert. »

Nous laissons à d'autres le soin de pousser jusqu'au bout le parallèle. Maupassant est un primitif qui connaît surtout la langue parlée. Il est conteur par tempérament parce qu'il ne conçoit pas d'autre forme artistique que celle qui consiste à rapporter oralement une histoire avec, dans le style, tout le relief que peuvent donner le geste et la voix. Il est naturel, sincère, entraînant. Il a l'imprévu de la conversation, et il emprunte rigoureusement la langue des personnages à quelque situation sociale qu'ils appartiennent. Il aime à raconter des histoires, rien de plus ; écrire l'assomme et il n'ose en parler. C'est le nouvellier par excellence et de race. Il se rattache en cela aux ménestrels et jongleurs du XIII[e] siècle. Il ne voit que le fait ou la tranche de vie; pour lui, tout le reste est littérature. « Neveu d'une race et non héritier d'une formule, écrit M. Pol. Neveux (édition Conard), il raconte à ses contemporains déroutés par les déformations lyriques du romantisme des histoires humaines, simples, logiques comme celles qui, jadis, avaient enchanté nos pères. Le lecteur français qui veut être amusé se retrouva tout de suite chez lui et de plain pied. Il se délecta aux *Contes de la Bécasse* comme les manants du XII[e] siècle s'étaient gaudis aux *Trois bossus ménestrels*.

« L'âme survivait en Maupassant de ces clercs errants qui, révélateurs de l'esprit naissant du Tiers, chantaient aux foires, aux fêtes et aux veillées leurs fabliaux irrespectueux. Du premier coup, le jeune Normand se plaça plus près d'eux que Brantôme et Despériers, Voltaire et Grécourt. Etudiez de près ces jongleurs dans les récents travaux ; lisez le beau livre de M. Joseph Bedier, et vous verrez comme se renaissent dans la prose de Maupassant des ancêtres que sans doute il ne connut jamais. »

Né d'une mère nerveuse et subtile, d'un père aventureux, il lui fallut pour s'exprimer un art échappant à toutes conventions. Il n'a jamais rien vu que la tranche de réel et ne se préoccupe jamais de faire un tableau ou une romance. Tout ce qu'il a compris dans son art, c'est l'expression de la vie. Ignorant comme il était, n'ayant pas d'idées générales, mais sensible et observateur, il ne devait rien s'assimiler, mais tout tirer de lui-même.

Ses contes ne sont en somme pour l'invention que des faits divers ou de simples anecdotes qu'il demandait à ses amis. Il y a mis ses souvenirs de jeunesse, de la guerre, ses aventures de chasse, de pêche, ses parties de canotage, des histoires de femmes qui tournent volontiers à la farce ou à la mystification, surtout quand elles sont racontées entre hommes. A ce propos, il a peut-être abusé du narrateur, cette forme voulue qui sent la thèse ou le paradoxe à soutenir. Il est fort souvent hanté par l'idée de la fille qu'il oppose à l'idée bourgeoise et aux types

de morale traditionnelle (*Boule de Suif, Mlle Fifi, La Maison Tellier, Le Marquis de Fumerol,* etc...). Dans la fin *d'Une Vie,* la fille apparaît d'une façon occulte et puissante et comme l'éternelle ennemie des mères. Maupassant tient au moyen âge par ces deux personnages essentiellement gaulois : la fille et le cocu. Il y ajoute même du grotesque et du fantastique, comme dans ce conte des *Rois* où les soldats font bombance en compagnie du curé qui, sur leur désir d'avoir des femmes, leur a recruté quelques impotentes de l'hospice. Tout scabreux qu'ils soient ces contes sont parfaits. Dans leur narration vive et naturelle, rien ne détonne, rien ne fait jeter un holà par quelque détail lourd, obscène et maladroit. *Ce cochon de Morin* a été appelé un fabliau moderne.

Maupassant est un aristocrate qui se plaît avec les rustres, sans doute à cause de ce souverain bon sens qui éclate en saillies dans ces bouts de phrases, ces mots où apparaît tout un trait de caractère. Dans une bonne moitié de ses contes, il en tient pour le vilain parce qu'il s'entend à exploiter cette franchise rustaude en vue d'un effet comique très juste et parfois assez intense. Dans ses romans, il est de beaucoup supérieur comme type à ses autres personnages. Voyez dans *Mont-Oriol* la discussion des deux paysans madrés flairant les combinaisons de la société et ne lâchant leur terrain que pouce à pouce. Le vieux Oriol suivant la lecture de l'acte chez le notaire est une scène d'une réjouissante finesse, de même que la présentation des parents de Bel-Ami. Ces rustres, il les a retournés dans tous les sens, ivrognes comme *Toine* ou braves comme le *Père Milon.* Il n'ignore rien des vices et des vertus de leur état et aussi des lentes rancunes accumulées chez les humbles. Dans *Une Vie,* lorsque la cabane roulante est venue s'écraser au bas de la côte avec les deux corps qu'elle contient, le mendiant explique qu'il n'avait pu y entrer, la place étant prise.

« Il ajouta d'un air satisfait : « Sans ça, c'est moi qu' j'y passais. » Une voix dit : « Ça aurait-il pas mieux valu ? » Alors, le bonhomme se mit dans une colère terrible : «Pourquoi qu'ça aurait mieux valu ? « Parce qu' je sieus pauvre et qu'i sont riches ! Guettez-les à c't'heure...» Et, tremblant, déguenillé, ruisselant d'eau, sordide avec sa barbe mêlée et ses longs cheveux coulant du chapeau défoncé, il montrait les deux cadavres du bout de son bâton crochu ; et il déclara : « J'sommes tous égaux, là devant. »

Un des côtés du paysan que Maupassant a fortement marqué, c'est non seulement l'avarice, sentiment qui n'est presque plus un vice dans l'homme des champs qui touche en nature plus qu'en espèces, c'est précisément le souci perpétuel du terrien, le travail des champs, cette glèbe qui s'étend autour de la ferme, exigeante et dure. Ce souci tient le paysan normand plus fort que tout à travers les accidents transi-

CARTE POSTALE.

PRIX pour la FRANCE et l'ALGÉRIE : 15 centimes. Pour la même ville ou la circonscription du même bureau ; 10 centimes le bureau à bureau.

PRIX pour les PAYS ÉTRANGERS avec lesquels l'échange des Cartes postales est autorisé : **15** ou **20** centimes suivant la destination

L'adresse seule doit être mise de ce côté de la carte.
L'autre côté est réservé à la correspondance.

Monsieur Henry Céard
34 rue Gallois
à Bercy Paris

Département ou Pays :

Lorsque la carte est à destination d'une ville, indiquer très-exactement la rue et le numéro de la maison.
Quand elle est destinée pour une commune rurale, indiquer le nom du bureau de poste qui la dessert.

1960 — Décembre 1876

Je reçois une lettre de Zola qui n'est plus libre Vendredi à cause de la 1ère du Palais Royal et qui demande de remettre le dîner à un autre jour.

J'ai vu immédiatement Flaubert qui propose <u>Lundi prochain</u>. J'ai écrit tout de suite à Goncourt et à Charpentier pour les prévenir.

Donc, à moins d'empêchement absolu de l'un d'eux, auquel cas je vous préviendrais, à Lundi 7 heures chez Trapp.

à vous
Guy de M.

Autographe de Guy de Maupassant, communiqué par M. Henry Céard.

toires qui l'arrêtent à peine : naissances, mariages, maladies, morts. Quand on a lu *Le Vieux,* cela ne paraît pas le moins du monde monstrueux. La femme et l'homme sont à peine posés, mais dès les premières lignes on les connaît et on est fixé. Une idée les hante. Ce n'est pas le père en train de mourir, non, c'est qu'il va falloir repiquer les haricots, et que la mort du vieux peut arrêter la besogne d'un moment à l'autre.

« Le gendre, après un long silence, prononça :

« — Y a qu'à le quitter finir. J'y pouvons rien. Tout de même, c'est dérangeant pour les cossards, vu l'temps qu'est bon, qu'il faut r'piquer d'main.

« Sa femme parut inquiète à cette pensée. Elle réfléchit quelques instants, puis déclara :

« — Puisqu'i va passer, on l'enterrera pas avant samedi ; t'auras ben d'main pour les cossards.

« Le paysan méditait ; il dit :

« — Oui, mais d'main qui faudra qu'invite pour l'imunation, que j'ai ben pour cinq à six heures à aller de Tourville à Manetot chez tout le monde.

« La femme, après avoir médité deux ou trois minutes, prononça :

« — I n'est seulement point trois heures que tu pourrais commencer la tournée anuit et faire tout le côté de Tourville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'i n'en a pus quasiment pour la relevée. »

Transportez cet état d'esprit dans un milieu de petits bourgeois. Substituez à la physionomie sauvage et brute qu'ont souvent les faces de paysans, le masque éteint de l'employé de bureau dont la vie se passe à guetter l'héritage, nous obtenons les types de l'*Héritage, En Famille.* En quelques mots, il a changé le décor, posé et sondé les individus. Ses héros sont de petite condition. Il les fait exacts sans chercher à les amoindrir encore par l'exagération d'un ridicule. La mesure est la marque de Maupassant. Il a voulu établir une moyenne de vérité sensible dans ces personnages : paysans, gens de mer et de côtes, bureaucrates, infirmes, vagabonds. Il ne dédaigne nullement la canaille. Il la trouve pittoresque. A Alger, à Tunis, à Naples, ce qui l'intéresse et frappe ses regards, c'est la vie des rues, la libre allure des gens du peuple.

Sa nature primitive et peu mondaine semblait s'y retrouver dans toute son indépendance. Loin de l'hypocrisie des manières, de la mode. Il retournait à ceux qui lui paraissaient plus près de la vérité. Il retournait à l'amour mâle et fruste, « à l'antique, charmant et puissant

attrait naturel qui poussait jadis les sexes l'un vers l'autre ». Ce qu'il aima surtout, ce fut la *Vénus rustique,* fille des champs ou soubrette accorte. « Toutes les femmes sont égales quand elles nous plaisent » ; et il a voulu encore descendre profondément dans ces âmes de simplicité : « N'ayez point de mépris pour ces rustiques tendresses. Elles ont une âme et des sens aussi, ces filles, et des joues fermes et des lèvres fraîches, et leur baiser violent est fort et savoureux comme un fruit sauvage. L'amour a toujours du prix d'où qu'il vienne. Un cœur qui bat quand vous paraissez, un œil qui pleure quand vous partez sont des choses si rares, si douces, si précieuses qu'il ne les faut jamais mépriser. » (*Miss Harriett.*)

En matière de femmes, Guy de Maupassant demeurait le bon primitif. Il ne s'embarrassait guère des classes sociales. Il aima des femmes du monde; mais la distinction des manières n'a jamais eu grand empire sur celui qu'Edmond de Goncourt, peut-être à tort, trouvait commun. En Italie, la rencontre d'une Florentine lui arracha des phrases d'adoration : « Lorsqu'on rencontre vêtues de haillons des créatures semblables, que ne peut-on les saisir et les emporter, quand ce ne serait que pour les parer, leur dire qu'elles sont belles et les admirer ! Qu'importe qu'elles ne comprennent pas le mystère de notre exaltation, brutes comme toutes les idoles ensorcelantes, comme elles sont faites seulement pour être aimées par des cœurs délirants et fêtées par des mots dignes de leur beauté. »

Maupassant envisageait la femme, non pas de ce point de vue exclusivement sensuel, cherchant dans la volupté une détente aux fatigues cérébrales, ce qui est un des côtés de sa nature ardente où le cerveau et les muscles sont en lutte; mais d'un point de vue franchement païen, dénué de cette retenue, de cette pudeur ascétique que nous a léguées le christianisme. De la femme, il n'apercevait guère que l'expansion naturelle, troublante et parfaite de la fleur humaine. Il a pour sa fécondité cette indulgente sympathie, telle que l'exprime le brave abbé Picot d'*Une Vie.* Son charme de *féminité* le prenait facilement, l'absorbait et agissait sur lui comme d'ailleurs toutes les forces naturelles de la vie.

Il y a en Maupassant un civilisé peu satisfait de l'être. Nous savons déjà combien il regimba contre la vie de bureau. Dès qu'il était délivré des paperasses et des pots d'encre, il accourait vers la nature, les côtes, la forêt, la rivière, assoiffé de verdure et de sensations vives, comme un fauve échappé de quelque cage.

La civilisation lui est nettement insupportable. Après avoir visité le Creusot dont il apprécie cependant les merveilles industrielles, il réclame à grands cris un coin frais, de l'eau, de la verdure. Il n'abandonne à personne les époques de la chasse sacrées pour lui. Installé dans sa propriété de la Guillette, à Etretat, il sentait vivre

autour de lui le paysage préféré et ses héros familiers, pêcheurs ou terriens. Et cette nature normande, il l'a sentie, rendue, avec une intensité pleine de raccourcis vibrants, d'indications qui situent d'une façon lumineuse et précisent les épisodes d'*Une Vie* et de l'*Histoire d'une Fille de ferme*. A mesure qu'il vieillit, Maupassant livre à la nature plus de lui-même. Il la regarde davantage comme une maîtresse longtemps méconnue qui lui a donné ses meilleures heures d'apaisement. C'est dans *Notre Cœur* que l'écrivain, sentant les atteintes de son mal, vient confier à la forêt son ennui mystérieux et sa lassitude. C'est là qu'il devait, en des pages définitives, chanter à la nature sa suprême action de grâces. Ses yeux s'ouvrent. Elle lui apparaît enfin, la belle consolatrice, dans la forêt de Fontainebleau.

« La forêt s'éveillait. Au pied des grands arbres, dont les têtes se couvraient d'une ombre légère de feuillage, les taillis étaient plus touffus. Les bouleaux hâtifs, aux membres d'argent, semblaient seuls habillés déjà pour l'été, tandis que les chênes immenses montraient seulement, au bout de leurs branchages, de légères taches vertes tremblotantes. Les hêtres, ouvrant plus vite leurs bourgeons pointus, laissaient tomber leurs dernières feuilles mortes de l'autre année... La voûte immense des cimes voilait tout le ciel, supportée par de longues colonnes, droites ou penchées, parfois blanchâtres, parfois sombres, sous une mousse noire attachée à l'écorce. Elles montaient indéfiniment, les unes derrière les autres, dominant les jeunes taillis emmêlés et poussés à leur pied, et les couvrant d'un nuage épais que traversaient cependant des cataractes de soleil. La pluie de feu glissait, coulait dans tout ce feuillage épandu qui n'avait plus l'air d'un bois, mais d'une éclatante vapeur de verdure illuminée de rayons jaunes. »

C'est cette même forêt décrite par Flaubert dans l'*Éducation sentimentale*, et par les Goncourt dans *Manette Salomon*. Qui sait si la version de Maupassant, moins poussée comme sensations réalisées dans le style n'est pas plus exacte, plus chaudement concrète. On y voit de belles lumières, les gestes des arbres ; on y respire la sève comme un flux de vie qui monte aux cœurs désespérés. Il voudrait vivre dans la sérénité robuste de ces rythmes éternels ; mais dans le monde végétal comme dans l'autre, l'impérieuse loi de la vie impose la lutte, et ce n'est pas une vaine image romantique que l'apparition soudaine de ces deux arbres enlacés.

« Comme un amoureux désespéré au corps puissant et tourmenté, le hêtre, tordant ainsi que des bras deux branches formidables, enserrait le tronc du chêne en se refermant sur lui. L'autre, tenu par cet embrassement, allongeait dans le ciel, bien au-dessus du front de son agresseur, sa taille droite, lisse et mince, qui semblait dédaigneuse. Mais, malgré cette fuite vers l'espace, cette fuite hautaine d'être outragé, il

portait dans le flanc les deux entailles profondes et depuis longtemps cicatrisées que les branches irrésistible du hêtre avaient creusées dans son écorce. Soudés à jamais par ces blessures fermées, ils poussaient ensemble en mêlant leurs sèves, et dans les veines de l'arbre violé coulait et montait jusqu'à sa cime le sang de l'arbre vainqueur.

« Mariolle s'assit pour les regarder plus longtemps. Ils devenaient, en son âme, symboliques, effrayants et superbes, ces deux lutteurs immobiles qui racontaient aux passants l'histoire éternelle de son amour. »

Souffrit-il pour son compte ces tortures de l'amour insatisfait ? Il y avait surtout en Maupassant le sentiment complet de l'inutilité des choses. L'art lui-même, ce dernier refuge des âmes d'élite, ne lui donnait que des joies restreintes. Il disait aux rares moments où il consentait à en parler : « Moi, je suis incapable d'aimer vraiment mon art. Je le juge trop, je l'analyse trop. Je sens combien est relative la valeur des idées, des mots et de l'intelligence la plus puissante. Je ne puis m'empêcher de mépriser la pensée tant elle est faible, et la forme tant elle est incomplète. J'ai vraiment d'une façon aiguë, inguérissable, la notion de l'impuissance humaine et de l'effort qui n'aboutit qu'à ce pauvre à peu près. »

Il avait fréquemment le dégoût du monde et des salons, la haine de la vie frivole où nos forces s'éparpillent. Il s'en plaint amèrement dans *Notre Cœur, Sur l'eau, Fort comme la Mort.* Un peu partout, on sent percer l'horreur des gens chics et de la vie artificielle. Il dit dans *Une Vie :* « C'étaient de ces gens à l'étiquette dont l'esprit, les sentiments et les paroles semblent toujours sur des échasses. » Il n'épargne pas non plus les gens titrés. Pour lui, tout noble qu'il est, la noblesse n'est la plupart du temps que supercherie, pose et fantaisie (*Yvette, Aux Eaux, Sur l'eau*).

Et cependant, il eut un moment cet esprit des gens du monde, léger, paradoxal, d'une ironie aimable, dominant les événements et les institutions, cette insouciance distinguée de ceux qui traversent la vie en curieux. Il eut cet esprit parisien dans *Bel Ami,* son roman où il s'est peut-être le moins réalisé, malgré le gros éloge de Brunetière, à cause du côté purement extérieur du personnage. Nos chroniqueurs, nos bons échotiers du boulevard ne renieraient pas le petit couplet à l'Académie que Duroy décoche comme en se jouant.

Par tempérament, Maupassant n'aimait pas les clans et les groupes quels qu'ils soient. La louange lui était indifférente, et la distinction le laissait froid. Il tenait de Flaubert cette opinion : L'honneur dégrade, la fonction abrutit. Il n'était guère facile à enrôler. On connaît de lui cette boutade : « Je n'écrirai jamais à la *Revue des Deux-Mondes,* je ne serai jamais décoré, je ne serai jamais de l'Académie. » Qui

sait si l'âge venant, il n'eût pas, au tournant fâcheux de la cinquantaine, buté dans le traquenard des ambitions tardives. Mais de fait, il ne porta qu'une seule fois le ruban violet qui lui fut donné par Bardoux (E. Maynial). Il y eut toujours quelque sauvagerie dans Maupassant. Les gradations du mérite que les hommes ont établies l'étonnaient profondément. Il semblait ne relever que de ce génie profond et inquiet qui le poussait à s'affranchir du contrôle de ses semblables. Plusieurs fois, il a tenté de se définir : « Je suis né avec tous les instincts et les sens de l'homme primitif, tempérés par des raisonnements et des émotions de civilisé. J'aime la chasse avec passion ; et la bête saignante, le sang sur les plumes, le sang sur mes mains me crispent le cœur à le faire défaillir. » (*Amour.*)

Plus il ira et plus cette sensibilité morbide s'exaspérera, et ce ne sera plus seulement de la sensation, mais bien de l'angoisse véritable, avec tous les troubles pathologiques de l'hallucination. De plus en plus nombreux se présenteront les sujets de cauchemar, les sujets où il a peur : *Magnétisme, Lui, La Main, Solitude, La Peur, Apparition, La Nuit, Le Tic, Le Horla, L'Auberge, Qui sait.* Dans ses vers il a déjà le goût du fantastique (*Terreur*) ; il se plaît à analyser le phénomène de la peur : « C'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse... Cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. » (*La Peur.*)

Nous verrons plus loin les causes de ces accidents nerveux ; mais il y avait surtout dans Maupassant le sentiment du néant de tout et comme une solitude perpétuelle. Et cela jette sur son art si vivant, si robuste, d'une expansion si libre et si naturelle comme le sombre reflet d'une préoccupation qui ne le quitte jamais : « Quoique nous fassions, nous mourrons ! » Et il avait la haine de tout ce qui poussait à la mort ou seulement gâtait la vie en abrégeant les jours. Il éprouve des colères devant la misère sans espoir de relèvement, comme dans *Pierre et Jean,* au spectacle des émigrants parqués tels que des bêtes dans l'entrepont du navire : « Mais foutez-vous donc à l'eau avec vos femelles et vos petits ! »

D'autres fois la vieillesse, les infirmités, la faiblesse arrachent à son impassabilité des phrases de pitié sincère. Il n'émane pas d'un cœur insensible ce conte intitulé *Une famille* où l'on voit la cruelle parcimonie des enfants et petits enfants mesurer par jeu à un vieillard tous les plats qu'il aime sous prétexte de veiller sur sa santé. Rappelons-nous le conte de *Moiron* avec ses superbes imprécations contre la

mort, et l'analyse des souffrances physiques dans le *Vagabond,* victime de l'imbécillité et de l'égoïsme bourgeois. Sa haine de la guerre est marquée avec une mâle sobriété dans *La Folle.*

Maupassant ne manqua d'ailleurs jamais de témoigner son aversion pour ce qui pousse les hommes à se jeter les uns sur les autres. Cet impulsif a horreur de la guerre. Les spectacles de l'invasion n'éveillent guère en lui d'idées chauvines. Relisez les nouvelles qui sont des épisodes des années 1870-1871 : *Le Père Milon, Boule de Suif, Mlle Fifi,* etc., la guerre lui apparaît sauvagement grotesque, honteuse et ridicule. En général il songe moins à ceux qui se battent qu'aux véritables victimes de la guerre, les petits, les écrasés, les innocents :

« Les humbles, ceux qui paient le plus parce qu'ils sont pauvres et que toute charge nouvelle les accable, ceux qu'on tue par masses, qui forment la vraie chair à canon, parce qu'ils sont le nombre, ceux qui souffrent enfin le plus cruellement des atroces misères de la guerre parce qu'ils sont les plus faibles et les moins résistants, ne comprennent guère ces ardeurs belliqueuses, ce point d'honneur excitable et ces prétendues combinaisons politiques qui épuisent en six mois deux nations, la victorieuse comme la vaincue. » (*La mère Sauvage.*)

Nous ne pouvons reproduire ici l'admirable méditation de *Sur l'eau,* qui débute par cette phrase : « Quand je songe seulement à ce mot, la guerre, il me vient un effarement comme si l'on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature. » Ces pages d'une si vigoureuse indignation servirent de préface à *La Guerre* de Garchine.

Cet homme, qui affichait un superbe mépris de toute loi morale, de toute convention, avait en lui une adoration secrète de la vie qui se révèle par de brèves explosions de sensibilité. Parti du scepticisme le plus complet, Maupassant s'ouvrait peu à peu à la tendresse, et rien ne lui fut plus aisé que de traduire les sentiments filiaux sur lesquels il semble glisser avec une sorte de pudeur, mais qui n'en sont pas moins solidement exprimés. Dans ce conte plein d'émotion : *L'enfant,* il trouve cette phrase de l'accouchée à son amant à qui elle confie l'enfant : « Apporte-le que je voie si tu l'aimes. » Mot profond de sensibilité maternelle. Dans ce domaine il est sûr de lui et frappe toujours juste ; ainsi dans *Une Vie :* « Quand elle l'aimait avec son cœur, elle désirait qu'il restât son fils, rien que son fils ; mais quand elle l'aimait avec sa raison passionnée, elle ambitionnait qu'il devînt quelqu'un par le monde. » Il y a dans *Notre Cœur,* sur la mort d'une mère, d'émouvantes pensées qui déterminent cette nuance très particulière de l'amour filial, et *Pierre et Jean* demeurera peut-être le chef-d'œuvre de Maupassant par ce cri : maman ! maman ! amené après une scène de jalousie, d'orgueil et de désespoir des plus belles qui soit dans le

roman français. Jamais son art ne parut si souple, si fort, si pénétrant que dans ces pages où il nous fait sentir le tragique quotidien. Il ne se soucie pas de l'évoquer par un langage raffiné et des subtilités psychologiques. Il dit dans la préface : « Il n'est point besoin du vocabulaire bizarre, compliqué, nombreux et chinois qu'on nous impose aujourd'hui sous le nom d'écriture artiste pour fixer toutes les nuances de la pensée. La langue française, d'ailleurs, est une eau pure que les écrivains maniérés n'ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. Chaque siècle a jeté dans ce courant limpide ses modes, ses archaïsmes prétentieux et ses préciosités sans que rien surnage de ces tentatives inutiles, de ces efforts impuissants. La nature de cette langue est d'être claire, logique et nerveuse. Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir ou corrompre. »

Il s'est ainsi nettement séparé des écrivains de son temps. Il est aussi loin de Flaubert que de Zola. Edmond de Goncourt ne lui pardonna guère d'ailleurs l'allusion irrespectueuse à l'écriture artiste. Maupassant est dépourvu de ce romantisme qui suscite les images. Il en trouve cependant quelquefois, et de fort belles :

« Quand on regarde le ciel dans une rue, ça a l'air d'une rivière, d'une longue rivière qui descend sur Paris en se tortillant ; et les hirondelles passent dedans comme des poissons. »

Dans l'*Histoire d'une fille de ferme* il dit que « la lune éclairait la plaine de sa lumière oblique, comme une énorme lanterne posée à terre à l'horizon ».

Il en a d'autres mais clairsemées, et en général, il ne voit pas là un moyen de renforcer sa pensée. Dans *Notre Cœur,* il parle « des délicieux modelés obtenus par la justesse des mots » et de « cette pensée claire qui sait bien la valeur des termes. » Avec un don de composition assez sûr, tout l'art de Maupassant est là. « C'est toujours la même lucidité infaillible, dit M. Jules Lemaître, la même prodigieuse faculté de saisir dans la réalité les traits significatifs, de ne saisir que ceux-là et de les rendre sans effort. Cet esprit est un miroir irréprochable qui reflète les choses sans les déformer, mais en les simplifiant en les clarifiant aussi, et peut-être en faisant ressortir de préférence, les liens de nécessité qui existent entre elles. Nulle affectation, ni romanesque, ni réaliste. Pas de casse-tête psychologique, peu de commentaires des actions, et des commentaires limpides comme eau de roche. Et qui sait si cette sobriété d'interprétation n'est pas conforme à la vérité des choses ? »

AU SOLEIL. — SUR L'EAU. — LA VIE ERRANTE

Cette facilité toujours égale et limpide, cette sobre abondance sont bien la marque du génie de Maupassant. De ces dix années où il produisit toute son œuvre, il faut déduire les voyages pendant lesquels sa production fut irrégulière. Vrai Normand avide d'espace et d'aventures, familier des éléments, Maupassant ne tenait pas longtemps en place. En réalité la vie moderne l'importune ; c'est ce qui donne parfois à son observation cette amertume sarcastique. La monotonie des jours l'écœure. Il n'aime que le vagabondage à pied, en barque ou à cheval. Chez lui il y a toujours lutte entre la tête et les muscles, et son intelligence n'approuve pas toujours l'instinct qui parle haut. Taine l'appelle un taureau triste ; mais il est certain que l'animalité dans Maupassant ne fut pas toujours victorieuse. Il est prouvé qu'il réagit par une forte vie intérieure et l'amour de la solitude. Il aime les marches dans un monde nouveau, vers des horizons qu'on croit découvrir, les étonnements subits devant les mœurs qu'on ne soupçonnait point, cette tension constante de l'intérêt, cette joie des yeux, cet éveil sans fin de la pensée. Outre le retour annuel des saisons de chasse et de pêche qui le voyaient accourir à la Guillette, entre 1880 et 1890, il fit de nombreux voyages.

En 1881, il visite la Corse, et il déverse ses impressions toutes fraîches dans *Une Vie*. Il est déjà le romancier à la mode et ses succès mêmes commencent à l'agacer. Il est repris « du frisonnant désir des longs voyages. » Il s'embarque pour l'Algérie qui lui fournit toute la matière de son livre *Au Soleil* paru en 1884. Dans la préface, l'auteur confesse un incurable besoin de solitude. « Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité comme pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve. »

Ce livre n'est pas précisément une suite de rêveries où l'âme blessée se réfugie dans la nature primitive. Il est très ferme et plein de décision. Maupassant y retrouve sa personnalité de journaliste curieux. Il fait colonne avec nos troupes, va sur le terrain de la guerre, s'informe de l'administration, de la culture, du sort des colons, des ressources forestières et fluviales, croquant des types, cueillant des légendes, notant nos faits d'armes. Il est à cheval toute la journée ; le soir il couche sous la tente, mange du mouton rôti au feu de campement, tue des serpents. Botte à botte avec un de nos officiers, il s'enfonce dans le Sud, en plein Sahara. Cela n'est pas d'un névrosé. Il retrouve toute sa sérénité dans la solitude du Zar'ez : « Si vous saviez comme on est loin, loin du monde, loin de la vie, loin de tout sous cette petite tente basse qui laisse voir par ses trous, les étoiles, et, par ses bords relevés, l'immense pays du sable aride ! Elle est monotone, toujours pareille

et morte, cette terre, et là, pourtant, on ne désire rien, on n'aspire à rien. Ce paysage calme ruisselant de lumière et désolé suffit à l'œil, suffit à la pensée, satisfait les sens et le rêve parce qu'il est complet, absolu, et qu'on ne pourrait le concevoir autrement. La rare verdure même y choque comme une chose fausse, blessante et dure.

C'est tous les jours, aux mêmes heures, le même spectacle : le feu mangeant un monde; et, sitôt que le soleil s'est couché, la lune, à son tour, se lève sur l'infinie solitude. Mais, chaque jour, peu à peu, le désert silencieux vous envahit, vous pénètre la pensée comme la dure lumière vous calcine la peau ; et l'on voudrait devenir nomade à la façon de ces hommes qui changent de pays sans jamais changer de patrie, au milieu de ces interminables espaces toujours à peu près semblables. »

En 1882, il est en Bretagne. Dans sa relation si exacte cependant, il paraît frappé surtout de l'aspect fantastique des choses : la baie des Trépassés, les Korrigans, les monuments druidiques. Les traditions celtiques et les superstitions, l'âme religieuse et visionnaire de la Bretagne ont prise sur son impassibilité. En 1885, c'est le voyage d'Italie et de Sicile où on trouve des pages descriptives de premier ordre sur Naples, le cimetière des Capucins à Palerme, l'Etna, la Vénus de Syracuse. Il ne parut qu'en 1890 avec le voyage de Sousse et Kairouan fait en 1888-89, sous le titre : *La Vie errante.*

En 1885, Maupassant prend les eaux de Châtel-Guyon, en Auvergne, où il eut la conception du *Mont-Oriol*. En 1886, il fait un court séjour chez le baron Ferdinand de Rothschild au château de Wadesden, en Angleterre. Il visite le Hampshire, Oxford, Londres, très rapidement, et, mécontent du climat, rentre en France. Dans la première phase de sa maladie, en 1891, il prend les eaux de Divonne (Ain) et de Champel (Suisse) puis il gagne Cannes où a lieu la crise irrémédiable. Nous ne comptons pas les innombrables croisières qu'il fit à bord de son yacht, le *Bel Ami,* dans toutes les anses et tous les petits ports de la Côte d'Azur où on le connaissait bien de Cannes à Gênes. Il y retrouvait une autre mer qu'à Etretat, plus souriante, plus tiède, plus dangereuse aussi avec ces terribles coups de mistral et les sautes de température capricieuse et funeste aux pauvres malades de cette côte fatale. Il aimait l'eau, disait-il, d'une passion désordonnée. Il l'aimait même dans ses démences : « Elle est souvent dure et méchante, c'est vrai, mais elle crie, elle hurle, elle est loyale, la grande mer. » Il l'aimait dans ses enchantements : « Jamais peut-être, je n'ai senti une impression de béatitude comparable à celle de l'entrée dans cette crique verte, et un sentiment de repos, d'apaisement d'arrêt de l'agitation vaine où se débat la vie, plus fort et plus soulageant que celui qui m'a saisi quand le bruit de l'ancre tombant eut dit à tout mon être ravi que nous étions fixés là. »

A mesure que se développe en lui l'excitabilité nerveuse et maladive, cette solitude tourmentée des côtes l'attire. Depuis longtemps, depuis toujours il a horreur des foules. C'est dans cet état d'esprit qu'il fuit Paris en 1889. La kermesse internationale de l'Exposition irrite ses nerfs ; la tour Eiffel l'exaspère.

C'est dans ce volume : *Sur l'eau* (1888) que l'on trouve peut-être la meilleure explication de son mal : les longues mélancolies que procurent la solitude et le besoin d'aimer et aussi la défiance des affections despotiques ; le tête à tête avec une nature grandiose, l'inquiétude physique, les symphonies de parfums et les griseries d'éther. C'est dans ce volume que malgré et peut-être à cause de sa propre détresse il jugea le monde avec plus d'indulgence, et qu'il tenta de se recueillir en faisant le tour de toutes les connaissances humaines, en faisant à la face de l'Océan un retour sur sa vie et ses pensées. Il eut là ses dernières heures de doute, d'angoisse et d'exaltation dans le pressentiment de l'agonie. Le monde alors se révéla à ses yeux comme une création magnifique dont le voile se déchirait enfin, dont il n'avait pas profité, qu'il comprenait trop tard : « Ah ! j'ai tout convoité sans jouir de rien. Il m'aurait fallu la vitalité d'une race entière, l'intelligence diverse éparpillée sur tous les êtres, toutes les facultés, toutes les forces et mille existences en réserve, car je porte en moi tous les appétits et toutes les curiosités, et je suis réduit à tout regarder sans rien saisir. »

Il sentit en ces instants s'ouvrir toutes grandes les ailes de son âme profonde, tendre et loyale, affectueuse et dévouée, son âme d'artiste, fière devant les hommes, mais fervente et humiliée devant la nature, parce qu'elle se dégageait du monde et de ses petitesses. De plus en plus sa sensibilité s'aiguisait, et il semblait jouir de cet excès de sensation : « Si le système nerveux n'est pas sensible jusqu'à la douleur ou jusqu'à l'extase, il ne nous communique que des commotions moyennes ou des satisfactions vulgaires. » (*La Vie errante.*) Faculté rare et redoutable, dit-il autre part, car il devait désormais attendre de la vie plus de douleurs que de joies.

Inquiétudes

Sa susceptibilité extrême, son irritabilité permanente auraient suffi à faire prévoir le mal rapide qui devait l'emporter. Vers 1891 il en eut nettement conscience lorsqu'il dit à quelqu'un : « Ma résolution est prise. Je ne traînerai pas longtemps. Je suis entré dans la vie littéraire comme un météore, j'en sortirai comme un coup de foudre. » (J.-M. de Hérédia. Discours prononcé à l'inauguration du monument de Maupassant à Rouen).

En 1890, il habite avenue Victor Hugo et se plaint sans cesse du voisinage d'un boulanger et des charrettes matinales qui l'empêchent de

dormir. En 1888 il avait failli faire un procès au *Figaro* qui s'était permis quelques suppressions dans la préface de *Pierre et Jean*. En 1890 il s'emportait contre l'éditeur Fasquelle pour avoir publié le portrait de l'auteur de *Boule de Suif* dans la réédition des *Soirées de Médan*. L'autorisation avait cependant été donnée par écrit à l'éditeur. Puis, il prétendit que l'Amérique contrefaisait ses œuvres. Chose plus grave, sa bonne humeur baissait ainsi que son entrain au travail. L'écrivain si fécond, à la plume alerte et facile, à la pensée toujours nette, connut les tâtonnements de la phrase rebelle, la production lente et pénible d'où on se lève écœuré, courbaturé. Il connut enfin ce dont souffrirent les plus forts et les mieux entraînés : les jours vides et stériles. C'est bien son propre découragement qui parle dans *Fort comme la mort* par la bouche d'Olivier Bertin : « Or, voilà que, tout à coup, le monde des sujets entrevus s'est dépeuplé, mon investigation est devenue impuissante, stérile. Ces gens qui passent n'ont plus de sens pour moi ; je ne trouve plus en chaque être humain ce caractère et cette saveur que j'aimais tant discerner et rendre apparents. »

A son intelligence hallucinée la solitude était devenue aussi funeste que le monde : « La solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut autour de nous des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes. » C'est bien là le mal de Maupassant : les inconnaissables puissances, les choses occultes, le mystère de l'invisible, l'attente angoissée. Sous un aspect placide et indifférent nul n'était plus disposé à la crainte. L'extraordinaire analyse de l'appréhension de *Bel Ami* avant le duel est sûrement sincère et vécue. « Cette destruction prématurée, toute l'épouvante vient d'elle. »

Les voyages mêmes ne le tentent plus. Sa vision du monde s'est définitivement réduite. A ses yeux il n'y a plus place dans sa lassitude pour l'étonnement ou l'admiration. Il se rappelait la parole d'un moine du mont Saint-Michel : « Est-ce que vous voyez la cent millième partie de ce qui existe ? » Bien avant qu'il n'eût sombré dans « cet océan effrayant et furieux, plein de vagues bondissantes, de brouillards où gît — la démence » il avait senti sur son front s'appesantir comme un cercle de fer la lourde couronne du génie. Il eut presque la haine de tous ses dons. Il maudissait alors la *faculté rare et redoutable* et rêvait d'un retour à l'animalité où l'on jouit sans souffrir : « Si mon esprit inquiet, tourmenté, hypertrophié par le travail, s'élance à des espérances qui ne sont point de notre race et puis retombe dans le mépris de tout, après en avoir constaté le néant, mon corps de bête se grise de toutes les ivresses de la vie. J'aime le ciel comme un oiseau, les forêts comme un loup rôdeur, les rochers comme un chamois, l'herbe profonde pour m'y rouler, pour y courir comme un cheval, et l'eau limpide pour y nager comme un poisson. Je sens frémir en moi comme quelque chose

de toutes les espèces d'animaux, de tous les instincts, de tous les désirs confus des créatures inférieures. J'aime la terre comme elles et non comme vous, les hommes, je l'aime sans l'admirer, sans la poétiser, sans m'exalter. J'aime d'un amour bestial et profond, misérable et sacré, tout ce qui vit, tout ce qui pousse, tout ce qu'on voit, car tout cela, laissant calme mon esprit, trouble mes yeux et mon cœur, tout : les jours, les nuits, les fleuves, les mers, les tempêtes, les bois, les aurores, le regard et la chair des femmes. » (*Sur l'eau.*)

Comme il l'a dit avec quelque colère dans *Notre Cœur,* la femme est néanmoins l'ennemie, tant cet impulsif est plein de contradictions. Elle est jalouse de tout cerveau indépendant ; elle nous prend tout, de notre force, nos heures de travail calme, de vie intérieure ; c'est l'éternelle broyeuse d'énergies. C'étaient là malheureusement de brèves révoltes, et il pouvait s'appliquer cette boutade d'une de ses nouvelles : « A force de mépriser les femmes il ne pensait qu'à elles, tendait vers elles tous ses efforts, tous ses désirs. » Il eût aimé de toutes ses forces, mai il y avait en lui une sorte de lassitude avant l'heure, cette amère conception de l'amour impossible qu'il exprime si âprement dans *Mont-Oriol.*

L'intellectuel eût aimé une créature légère et charmante, ne lui demandant rien qu'une vie facile comme Manon Lescaut, son amoureuse préférée. « Cette Manon qui apporte à nos cœurs la plus étrange saveur de femme évoquée par l'art humain (*Notre cœur*) ». Mais c'était là encore plaisirs d'homme raffiné. Le primitif qui était en lui n'aima jamais que la *Vénus Rustique*, et c'est devant la Vénus de Syracuse, « cette sublime femelle de marbre » qu'il révéla son culte dans un hymne de fougueuse et païenne adoration.

« Des gens traversent des continents pour aller en pèlerinage à quelque statue miraculeuse ; moi j'ai porté mes dévotions à la Vénus de Syracuse. Ce fut elle peut-être qui me décida à faire ce voyage ; je parlais d'elle et je rêvais d'elle à tout instant, avant de l'avoir vue.

Ce n'est point la femme poétisée, la femme idéalisée, la femme divine ou majestueuse comme la Vénus de Milo, c'est la femme telle qu'elle est, telle qu'on l'aime, telle qu'on la désire, telle qu'on la veut étreindre. Elle est grasse, avec la poitrine forte, la hanche puissante et la jambe un peu lourde ; c'est une Vénus charnelle qu'on rêve couchée en la voyant debout... Ses reins surtout sont inexprimablement animés et beaux. Elle se déroule avec tout son charme cette ligne onduleuse et grasse des dos féminins qui va de la nuque aux talons, et qui montre, dans le contour des épaules, dans la rondeur décroissante des cuisses et dans la légère courbe du mollet aminci jusqu'à la cheville toutes les modulations de la grâce humaine... La Vénus de Syracuse est une femme et c'est aussi le symbole de la chair... C'est un corps de femme qui exprime toute la poésie réelle de la caresse. » (*La vie errante.*)

Il faut mourir

Ce fut son dernier chant à la vie. *La Vie errante* parut en 1890, et à la fin de cette même année, le 23 novembre, lors de l'inauguration du monument de Gustave Flaubert à Rouen, Edmond de Goncourt note dans son journal : « Je suis frappé, ce matin, de la mauvaise mine de Maupassant, du décharnement de sa figure, de son teint briqueté, du caractère *marqué,* ainsi qu'on dit au théâtre, qu'a pris sa personne, et même de la fixité maladive de son regard. Il ne me semble pas destiné à faire de vieux os. En passant sur la Seine, au moment d'arriver à Rouen, étendant la main vers le fleuve couvert de brouillard, il s'écrie : « C'est mon canotage là-dedans, le matin, auquel je dois ce que j'ai aujourd'hui ! »

Henry Céard, qui était du voyage, ne se rappelle pas cette dernière phrase, mais, suivant son souvenir très exact, Maupassant avait l'air de grelotter comme un serpent frileux dans une couverture.

A partir de ce moment, la production se ralentit, s'arrête. Le fier écrivain se débat cependant, veut lutter contre la fatigue; il commence désespérément un roman nouveau, « *L'Angelus* », dont les fragments furent publiés dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1895. « Mais il observait curieusement les défaillances de sa vision et de sa mémoire, le dédoublement de sa personnalité, et il disait sa mélancolie, son angoisse, son ennui de la vie. » (J.-M. de Hérédia, discours cité.)

Il écrit à des amis : « Mon esprit suit des vallons noirs qui me conduisent je ne sais où. Ils se succèdent et s'emmêlent, profonds et longs, infranchissables... Je n'ai pas une idée qui se suit, j'oublie les mots, les noms de tout... »

Au commencement de 1891, il est occupé par les répétitions de *Musotte* représentée au *Gymnase* le 4 mars. Puis, tout travail devenant impossible, il se rend à Divonne, résolu à se traiter énergiquement et à guérir coûte que coûte. Mais on lui refuse la terrible douche de Charcot, et il se décide pour Champel que Taine lui conseille (E. Maynial).

Il trouve à Genève le docteur Cazalis, qui le rassure; de même qu'Auguste Dorchain, qui fait une saison à Champel. La compagnie des poètes lui fut douce. Il leur lut même un soir quelques pages de l'*Angelus*. Il était ressaisi par son art. Il s'enthousiasma longuement ; puis il pleura.

« Et nous aussi nous pleurâmes, voyant tout ce qui restait encore de génie, de tendresse et de pitié dans cette âme, qui jamais plus n'achèverait de s'exprimer pour se répandre sur les autres âmes... Dans son accent, dans ses paroles, dans ses larmes, Maupassant avait je ne sais quoi de religieux qui dépassait l'horreur de la vie et la sombre

terreur du néant. » (A. Dorchain, « Quelques Normands », *Annales polit. et littér.*, 3 juin 1900.)

Bien que certains jours il se fasse illusion sur son état, ses forces intellectuelles et physiques l'abandonnent. L'orthographe et l'incohérence de ses lettres en témoignent. Et cependant, il compte sur Cannes pour « achever sa guérison ». Il espère toujours. Il quitte Champel pour son chalet de l'Isère, route de Grasse. Mme de Maupassant habitait alors Nice et M. Gustave de Maupassant à Sainte-Maxime, dans le Var. Guy voulut se remettre au travail ; il préparait une étude sur Tourgueneff en même temps qu'il comptait pousser son roman. Mais Henry Roujon rapporte que le mal faisait implacablement son œuvre : « Une de nos dernières rencontres fut un dîner intime, à bord de son yacht, au vieux port de Nice. Il ne mangea rien et causa microbes. Il me recondisit quelques instants, par une soirée d'étoiles, sur la route de Beaulieu : « Je n'en ai pas pour longtemps, me confia-« t-il. Je voudrais bien ne pas souffrir. »

Il lutta tant qu'il put. Le 1er janvier 1892 fut l'échéance prévue par les spécialistes qui, eux, ne se faisaient pas d'illusions sur son cas.

« Le jour de l'an, en arrivant, raconte Mme Laure de Maupassant, Guy, les yeux pleins de larmes, m'embrassa avec une effusion extraordinaire. Toute l'après-midi, nous causâmes de mille choses ; je ne remarquais en lui rien d'anormal, qu'une certaine exaltation. Ce ne fut que plus tard, à table, au milieu de notre dîner, en tête à tête, que je m'aperçus qu'il divaguait. Malgré mes supplications, mes larmes, au lieu de se coucher, il voulut tout de suite repartir pour Cannes... Enfermée, clouée ici par la maladie : « Ne pars pas, mon fils ! lui « criai-je, ne pars pas !... » Je m'attachai à lui, je le suppliai, je traînai à ses genoux ma vieillesse impotente. Il suivit sa vision obstinée. Et je vis s'enfoncer dans la nuit... exalté, fou, divaguant, allant je ne sais où, mon pauvre enfant. » (*En regardant passer la vie*, cité par Lumbroso, pp. 68-69.)

Dans cette nuit du 1er au 2 janvier, il retrouva son calme. Il comprit qu'il s'acheminait vers la folie, et décida de mourir. Mais son domestique veillait et avait désarmé le revolver. Maupassant eut donc recours à un coupe-papier en métal et ne réussit qu'à s'entailler le cou. On accourut à ses cris ; on le coucha de force ; la blessure fut soignée, et les médecins se prononcèrent pour l'internement. Mais auparavant on tenta encore une suprême expérience.

« Ses amis savent que Maupassant adorait son yacht. Il lui avait donné le nom d'un de ses plus célèbres romans : *Bel Ami*. Ils pensèrent que la vue de son cher yacht réveillerait peut-être sa mémoire éteinte, qu'elle donnerait un coup de fouet à sa pauvre intelligence naguère si limpide, disparue maintenant. Ligotté, les bras maintenus par la camisole de force, le malheureux fut conduit sur le

rivage. *Bel-Ami* se balançait doucement sur la mer... Le ciel bleu, l'air limpide, la ligne élégante de son yacht chéri, tout cela parut le calmer. Son regard devint doux... Il contempla longuement son navire d'un œil mélancolique et tendre... Il remua les lèvres, mais aucun son ne sortit de sa bouche. On l'emmena. Il se retourna plusieurs fois pour revoir *Bel-Ami.* » (Lumbroso, p. 78.)

Il arriva à Paris le 7 janvier, à peu près inconscient. Il se laissa soigner sans trop de difficulté par les docteurs Blanche, Meuriot et Grout. Mais ce ne fut qu'une lente agonie de dix-huit mois. Il reconnaissait parfois ses amis et eut quelques accès de fureur. Il mourut doucement le 6 juillet 1893 chez le Dr Blanche. Selon les paroles d'un de ses gardiens, il s'est éteint comme une lampe manquant d'huile.

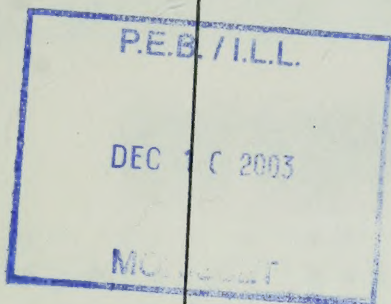
Son corps est au cimetière de Montparnasse, dans la 26e section, sous un massif serré de fusains et de chrysanthèmes. Deux colonnes corinthiennes supportent un modeste chapiteau où on ne lit que ce nom : *Guy de Maupassant.* Suivant sa volonté, il ne fut pas mis dans un cercueil de plomb. « Guy voulait, après sa mort, sa réunion au grand Tout, à la Mère la Terre, et un cercueil de plomb retarde cette réunion. » (*Journal des Goncourt,* vol. IX, pp. 161-162.) C'est là que, le 9 juillet 1893, Emile Zola lui adressa un émouvant adieu :

« Un tournant de vie si brusque, un abîme si inattendu, que les cœurs qui l'ont aimé, ses milliers de lecteurs, en ont gardé une sorte de fraternité douloureuse, une tendresse décuplée et toute saignante. Je ne veux pas dire que sa gloire avait besoin de cette fin tragique. d'un retentissement profond dans les intelligences, mais son souvenir, depuis qu'il a souffert cette passion affreuse de la douleur de la mort, a pris en nous je ne sais quelle majesté souverainement triste qui le hausse à la légende des martyrs de la pensée. En dehors de sa gloire d'écrivain, il restera comme un des hommes qui ont été les plus heureux et les plus malheureux de la terre, celui où nous sentons le mieux notre humanité espérer et se briser, le frère adoré, gâté, puis disparu, au milieu des larmes. »

GABRIEL CLOUZET.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE VILLENEUVE-SAINT-GEORGES (S.-O.)

Le Gérant : Ernest REYNAUD.


P.E.B. / I.L.L.
DEC 1 C 2003


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 03 09 12 14 17 0